

Pierre Rabhi, prophète ou attrape-bobos

Le Point 2175, 22 mai 2014

Ce paysan cévenol, promoteur de l'« agroécologie » et apôtre de la décroissance, est devenu une star médiatique et une référence politique. A juste titre? Il s'explique pour « Le Point ». Pascal Bruckner lui répond.

Poussé sous les sunlights par Nicolas Hulot, Pierre Rabhi n'en finit plus de grignoter des parts de marché médiatiques. Télévisions, radios, journaux, éditeurs, politiques lui font une cour enamourée. Il dialogue pour un magazine féminin avec l'actrice oscarisée Marion Cotillard, pantoise de rencontrer son « idole » (sic). Une grande chaîne de télévision l'invite pour un tête-à-tête littéraire avec le Nobel Le Clézio. L'homme multiplie les livres - le dernier, coécrit avec son ami Jean-Marie Pelt (« Le monde a-t-il un sens ? »), sort chez Fayard, alors même que le précédent, un dialogue avec le journaliste Olivier Le Naire, paru chez Actes Sud (« Semeur d'espoirs »), figure encore dans les listes des best-sellers. Bref, les enfants adulent Spider-Man, leurs parents s'enthousiasment pour un paysan cévenol aux manières délicates et à la voix douce. Ce Français d'origine algérienne de 76 ans, père de cinq enfants, ancien OS devenu pionnier du mouvement néorural des années 60, puis apôtre de la décroissance, détiendrait la pierre philosophale pour résister à un monde vorace où les denrées fondent comme neige au soleil sous l'appétit insatiable des plus riches, de plus en plus fortunés, de moins en moins humains. Du Sahara aux Cévennes - titre de son premier best-seller -, Pierre Rabhi a importé en France non seulement un mode de production privilégiant cultures pures et circuits courts - consommation très tendance -, mais aussi un mode de vie en adéquation avec les rythmes lents de la terre.

Décryptage: le peu est source de bien. Le madré Pierre Rabhi descend dans les villes pour apporter aux bobos désenchantés, prisonniers de la centrifugeuse urbaine qui leur procure le confort mais pas la joie, un petit côté « Si la terre ne ment pas » recustomisé écolo, et l'on en fait un Stéphane Hessel rural. Dans un monde où la surconsommation est devenue loi commune, l'homme joue sur du velours et ses vérités font mouche. Son influence politique est certaine, au-delà des rangs de ses amis Verts. Pierre Rabhi pose sa candidature à la présidentielle de 2002 (il obtint 184 parrainages d'élus, loin des 500 nécessaires pour se présenter) et Stéphane Le Foll, lorsqu'il était ministre de l'Agriculture, a récemment promu son concept d'« agroécologie » dans un projet de loi. D'un filet de voix, ce charmeur professe des diatribes radicales contre l'idéologie libérale, qui enfoncerait notre humanité dans l'abîme. Avec un argument massue en politique : « je vis ce que je dis. » Imparable, certes. Mais imitable? ■ J. C.

« Le monde a-t-il un sens? », de Jean-Marie Pelt et Pierre Rabhi (Fayard, 220 p., 15 €).

Le Point: Tout le monde s'évertue à trouver une signification à notre monde. Mais peut-être celui-ci n'a-t-il aucun sens, semblez-vous dire dans votre nouveau livre.

Pierre Rabhi: Nous ne disons pas cela. Pour nous, notre monde a surtout perdu son sens du fait des humains, qui, plutôt que de coopérer entre eux, ont imposé la dualité. Or comment imaginer que l'humanité puisse survivre en faisant

reposer son existence sur des oppositions frontales? Les antagonismes fragilisent notre destin collectif. J'enseigne l'agriculture pour favoriser la coopération entre les êtres humains, qui est, à mon sens, dans la continuité de la vie. Pour qu'une graine pousse, je peux créer les conditions de son germe.

Comment définir ce que vous préconisez?

L'agroécologie est rattachée à la biologie, mais elle est aussi une posture philosophique. Elle prône le respect de la terre, une déontologie qui, à l'heure actuelle, est dangereusement bafouée: nous sommes tous atteints par la nourriture frelatée, qui véhicule nombre de toxiques dans notre physiologie. Le maillon production doit avoir pour corollaire le respect de la vie. C'est un principe que nous appliquons très concrètement dans notre ferme en Ardèche depuis 1962. Il ne s'agit pas de considérations générales. Nous disposons d'un patrimoine vivant et nous sommes en train de transmettre aux générations futures de la matière morte. C'est grave.

Vous avez une petite voix douce, mais vos attaques sont violentes contre notre monde dit moderne. Pourquoi?

Je l'accuse d'être à l'origine de beaucoup de souffrances, disparités, exclusions, prédatons. C'est pourquoi je récusé très fortement ce modèle qui donne davantage d'importance au lucre qu'à la vie. Dans notre monde, l'indispensable n'est pas résolu pour beaucoup d'êtres humains. Nombre d'entre eux manquent de nourriture, d'abri, de soins. Et le superflu n'a aucune limite.

C'est un constat assez courant...

Je ne me contente pas de constats, je propose des solutions. Et l'agroécologie est une réponse magistrale. Nous l'avons mise à l'épreuve dans notre petit domaine ardéchois, je l'ai diffusée dans le nord du Burkina avec des résultats importants. Nous ne sommes pas dans des vœux pieux, mais dans des propositions qui, appliquées, produiraient de vrais miracles. Nous sommes très concrets. Nous avons ainsi créé un centre de formation grâce à un entrepreneur, Michel Valentin, qui est venu me trouver et m'a dit: «Gagner de l'argent, je sais faire, mais je ne suis pas heureux.»

Peut-on vraiment nourrir 60 millions d'individus à moindre coût avec l'agroécologie?

Absolument.

Même dans les grandes métropoles?

Oui, à Paris, par exemple, il faudrait mettre d'un côté tous les besoins, et de l'autre rassembler tous les déchets. Nous produisons du jetable, du superflu en grande quantité. On ne peut pas appeler économie un système qui produit 30 à 40 % de déchets.

Mais comment faites-vous concrètement?

Notre civilisation a mis l'accent sur l'urbain et produit un système hors sol. Le problème particulier dans une métropole comme Paris, c'est qu'il n'y a pas beaucoup d'espaces cultivables. Et je doute qu'une agriculture urbaine puisse subvenir aux besoins d'une masse de population si importante. Mais si, en périphérie, on transformait des ceintures urbaines larges en jardins, là, l'agroécologie pourrait fonctionner. Le modèle n'est modifiable que si la vision qui l'a produit est modifiée. L'Europe a produit une idéologie. Auparavant, vous aviez une ruralité importante, constituée de communautés urbaines organisées, autour d'un dénominateur commun: le rattachement à la terre. Tout a été éliminé avec l'avènement de l'industrialisation, quia développé une monoculture. Le paysan est perçu comme un pauvre type, sauf en cas de pénurie alimentaire, car il détient les sources de la vie.

Vous prônez un retour en arrière?

Non, un rééquilibrage du système. Il faut sortir de cet accaparement généralisé que l'on appelle la croissance économique infinie. La mondialisation met en dualité l'humanité tout entière en créant des repus et des affamés. Tout cela est déterminé par la logique prépondérante : le PIB des nations ne prend en compte que les résultats financiers.

Vous considérez-vous comme idéaliste?

On m'a toujours dit utopiste. Mais c'est grâce à l'utopie que l'Histoire a évolué. L'utopie, c'est une transgression éclairée. Soit vous restez pétrifié dans un système qui dicte votre comportement, soit vous pressentez qu'autre chose est possible. Une humanité pétrifiée est source de conflits.

Comment expliquez-vous la fascination que vous suscitez?

Je n'ai pas d'explications. J'ai essayé d'avoir une démarche aussi authentique que possible avec une philosophie particulière, ce qui m'a permis de croiser de belles âmes. Mais je ne suis pas la source d'une vérité. Je suis dans une certaine cohérence construite sur une certaine philosophie. Je transmets sans aucune volonté d'influence. Les témoignages que je reçois en retour me satisfont au niveau non pas de ma vanité mais de mon humanité.

On vous présente parfois comme un gourou...

Je refuse quoi que ce soit d'autoritaire et qui me procurerait une prépondérance sur les autres. J'adore lire « Bibi Fricotin » et je regarde la télé. Il faut rester dans une modestie non pas affectée mais qui relève de la réalité. Socrate a tout dit en énonçant: «Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien.»

Vous tenez un discours plutôt confortable, non?

Peut-être. Mais je peux vous assurer que je m'arrêterais de parler si je n'avais pas de pendant concret. Dans ma vie de tous les jours, je fais en sorte de transmettre des matières vivantes et non mortes. Je «fais ma part» comme, dans la légende, le colibri qui va chercher des gouttes d'eau avec son bec pour éteindre un incendie dans la forêt amérindienne.

Vous écrivez que « la politique mondiale n'est pas en phase avec la réalité du monde (...), alors que la société civile est un vaste laboratoire d'innovations». Votre méthode pour transposer ces initiatives éparses à une vaste échelle?

Il faut incarner les utopies. Le monde ne changera pas sans transgressions. Quand nous avons fait notre retour à la terre en 1961, au cœur des Trente Glorieuses, les gens de la ville nous traitaient de cinglés et ceux de la campagne nous accueillaient en disant: «Mais que venez-vous faire ici? Tout le monde s'en va.» Or c'est grâce à l'utopie et à notre protestation contre un modèle que je percevais comme esclavagiste que nous avons pu tenir.

■ PROPOS RECUEILLIS PAR JÉRÔME CORDELIER

Le gourou dépressif PAR PASCAL BRUCKNER

**Sous les apparences d'une douce utopie et de la solidarité,
Pierre Rabhi ne vend que des sornettes, affirme l'écrivain.**

Le printemps est la saison des canonisations. Alors que Jean XIII et Jean-Paul II viennent d'être béatifiés en grande pompe le dimanche de Pâques, voilà qu'un autre bienheureux nous arrive, porté par la rumeur médiatique : c'est à un humble

cultivateur et écrivain que revient aujourd'hui le sceau de la sainteté cathodique, Pierre Rabhi. Tous les dix ans, nos sociétés hédonistes ont besoin d'un « sage » qui les dédouane de leurs égarements et les rappelle aux valeurs fondamentales. Rabhi succède ainsi dans la galerie des héros de la société à l'abbé Pierre, à Théodore Monod, au dalaï-lama, à Stéphane Hessel. D'origine algérienne, né dans une oasis et arraché à sa famille, il incarne le vieil homme descendu de la montagne, les Cévennes en l'occurrence, et porteur d'un message qui tient en quelques mots: frugalité, silence, modération. Il ne fait pas de politique mais s'insurge contre le monde de la finance et la ploutocratie prédatrice. Le lucre a dévoré l'humain, la civilisation moderne est un échec : le lien avec la nature est rompu, elle n'est plus qu'un gisement de ressources à exploiter et à piller. Ces affirmations, Pierre Rabhi ne les démontre pas, il les assène comme vérités d'évangile. Chez lui pas de nuances, le constat ne souffre aucun démenti : le système économique va vers la catastrophe, il faut sauver l'humanité et la planète avant qu'il ne soit trop tard. Rabhi suit le chemin décliniste habituel à la pensée écologique: au commencement était un monde heureux, la communauté villageoise, soudée et à taille humaine. Puis le Progrès et ses mirages sont arrivés, détruisant le bel équilibre. Il faut maintenant détruire le destructeur et revenir en arrière, ramener l'humanité avant la révolution industrielle: «J'avais 20 ans et la modernité m'est apparue comme une immense imposture. » Pierre Rabhi a une plume: la description de son père, humble forgeron dans le Sud algérien, devenu mineur de fond pour en extraire la houille, est très réussie, comme le sont celles des douleurs de l'exil et de l'introduction dans son village d'origine du temps comptable, pourvoyeur d'argent et d'urgence.

Pierre Rabhi dit ce qu'il fait et fait ce qu'il dit : il est maître de vie et non maître à penser. Les moyens qu'il promeut pour restaurer le passé sont radicaux: retrouver le sens de la terre, de l'appartenance, briser cet univers anonyme, cette machine à broyer les êtres qu'on appelle la mondialisation. Célébrant le paysan «intendant millénaire des terres nourricières», il tonne contre le tracteur et tance un coopérant américain au Sahel qui, déplorant de voir les femmes obligées de faire 2 kilomètres pour puiser de l'eau, voulait construire un village près de la fontaine. Objection de Rabhi: ce coopérant méconnaissait le rapport aux ancêtres. La haine de Rabhi s'adresse aux boîtes : nous vivons tous tels des termites dans nos immeubles, nous roulons dans des « caisses », nos voitures, nous finissons dans des cercueils. Nostalgique du monde agraire, du temps immobile, cosmique, où convergeaient toutes les traditions, il vomit notre «civilisation hors sol hystérique» tout entière dédiée au Veau d'or. Comment retrouver le Paradis perdu? Par la «décroissance soutenable», qui prend modèle sur la vie villageoise, l'invention d'un «temps bucolique »perceptible, entre autres, dans les beautés de la transhumance, par la mise en commun de tous les biens, l'habitat en tipis, roulottes et yourtes. En d'autres termes, il faut encenser la pauvreté, « valeur de bien-être» qui ramène les êtres humains à la grande simplicité et les rend maîtres d'eux-mêmes.

Pourquoi pas? S'il ne s'agissait que de témoigner de son expérience, Pierre Rabhi serait parfaitement fondé à le faire en tant que poète paysan; cette évocation des beautés de la vie champêtre a tout pour séduire les bobos urbains qui ne quittent jamais leur macadam, même si cette pauvreté ostentatoire a quelque chose de narcissique dans son étalage. Mais Rabhi est un prosélyte acharné de la «sobriété heureuse». En quoi elle serait pourvoyeuse de bonheur, il ne l'explique pas. Un des effets du marketing vert aujourd'hui est d'accoler le mot « bonheur » à tous les projets d'austérité ou de restriction. La dèche, oui, mais joyeuse. La modération, l'auto-limitation devant produire automatiquement de la félicité comme la vache

produit du lait. Dans cette perspective, Rabhi, qui anime une fondation à son nom, propose d'abolir la compétition à l'école, d'interdire les jouets qui «instillent dans les âmes innocentes les toxines de toutes les turpitudes: violence, meurtre, pornographie», de limiter mode et maquillage trop dispendieux, de refuser les sciences, académies, disciplines médicales qui accroissent la vision fragmentée du réel et participent à la ruine du monde. Sous le sourire bonhomme du prophète perce le censeur gentiment obscurantiste et ennemi des plaisirs. Tout cela ressemble furieusement à un catéchisme du renoncement. Reste une question fondamentale: pourquoi célébrons-nous ces aimables sornettes? Ne traduisent-elles pas le découragement d'une France perdue dans la récession et prête à embrasser n'importe quelle sottise pourvu qu'on l'emballe sous les apparences de l'utopie et de la solidarité? Gourou déprimant d'un Hexagone déprimé, Pierre Rabhi a raison: quand l'inconsistance passe pour de la sagesse, c'est que la société est vraiment malade.

Il est à lui seul le symptôme de notre maladie.